

Ellis Island, face à la ville de New York, fut pendant longtemps le lieu de débarquement des immigrants attirés par le Nouveau Monde. De son ouverture en janvier 1892 à sa fermeture à l'automne 1954, ils furent quelque douze millions à passer par ce centre où des médecins militaires auscultaient en quelques secondes les arrivants, soulevaient leurs paupières avec un crochet à boutons et marquaient à la craie ceux qui devaient subir un examen plus approfondi. Ce n'est pas cette histoire que nous conte Ménaché, mais elle constitue le socle immergé de son livre. La hardiesse de l'auteur consiste plutôt à peser sur l'insolite trébuchet des poèmes les ombres et les lumières du rêve américain. L'expérience décantée d'un séjour à New York et à Chicago l'este les vers d'observations sensibles, comme dans ce blues où font contraste les buildings gigantesques — « deux cent mille tonnes d'acier / et de béton / défiant le ciel » — et la frêle libellule aperçue au bord de la fontaine qui chante au pied des mastodontes. Dans un autre poème, l'angle de vue s'inverse, la ville n'est plus contemplée depuis le sol mais en surplomb : « Ici les églises sont les faire-valoir des buildings / De haut on pourrait même les confondre avec des marchepieds ». Les choses vues subissent la sourde pression de l'inapparent : « À Manhattan mieux que partout ailleurs on ne mesure bien / la puissance de l'ordre qu'au désordre qu'il cache ». Chaque poème est comme une halte dans un itinéraire au hasard des rues. Si le regard de nouveau se tourne vers le ciel, c'est pour saluer l'indien laveur de vitres qui « descend le long des falaises / de verre » : « Rien ne domptera l'homme / ignorant le vertige / Là-haut la liberté n'est pas à vendre ». Ailleurs dans la ville, c'est un magasin d'armes — poignards, revolvers, fusils, bazookas — dont la vitrine est cadrée en quelques strophes. Ou bien cette horloge de Times Square qui indique « toutes les 14 minutes le nombre d'armes vendues et celui des crimes commis aux USA ». À défaut d'expérience directe, des photos deviennent un support de méditation, comme celles de Larry Fink sur les boxeurs noirs et les « rings casseurs d'hommes ». À côté de séquences acerbes, électrisées par une tension aphoristique — « l'homme tout puissant / rapetisse / au fur et à mesure / que grandit / sa rage » —, il est des poèmes illuminés par des images verbales aussi exactes qu'impromptues, ou doucement éclairés par la tendresse et la mélancolie : « La mémoire neige / au creux de la main / et la lumière s'accroche / à chaque flocon d'absence. » Du détail infime à l'horrible tragédie — le dernier poème évoque en filigrane le 11 septembre 2001 —, *Ellis Island's Dreams* conjugue les contrastes et sait trouver de justes accords entre la voix intime et le chant solidaire, entre l'élan et la retenue, l'émotion et l'ironie, une constante sobriété permettant la très fluide alternance des différents registres.

© **Jean-Baptiste Para**

Texte coup de poing. Ménaché dit l'écrasement devant la démesure. Le verrouillage. La détresse qui s'extériorise par des monologues, des rires, «*Entre Central Park et Lincoln Center on n'entend pas les cris de Wall Street tuant les chants de Harlem*». Cette réflexion sur un ordre écrasant trouve son exutoire dans le texte *John l'Enfer et après*. Cette verticalité, ce vertige renforce l'idée de la gravitation et cette représentation de la chute suggère le cri et cette image de l'état sauvage : «*Baiser au serpent entre ciel et terre / l'état sauvage nargue l'état de droit / l'ordre n'est qu'un voleur de vie / quand la lumière des lieux / tient au laveur de vitres / et la vie du laveur / à un fil / quand la ville dresse ses épaves / ancrées / dans le 'vide infini / des rêves verticaux / quand la bête à ventouses / descend le long des falaises / de verre / alors son cri sauvage / se perd / dans l'avenue*» Ce texte est synthétique, J'aime l'image de l'épave dressée vers le ciel. Autre formulation de cette peur du vide ou tout se précipite faute d'humanité ou gratte-ciel dressés comme des Titans.

© **Alain Wexler**